



# Jean Gabus au Sahara

## De l'ethnographe au muséographe

François BOREL

En trente ans, de 1946 à 1976, une quinzaine de missions de recherches ethnographiques sahariennes et sahéliennes furent organisées par Jean Gabus dans le cadre du Musée d'ethnographie et de l'Institut d'ethnologie, institutions dont les activités étaient alors étroitement liées. Dix d'entre elles furent plus particulièrement consacrées au domaine touareg, alors que trois se concentrèrent entièrement ou partiellement sur les Maures et les Nemadi de Mauritanie. En 1942 déjà, Jean Gabus avait été chargé par l'Université de Fribourg de réaliser à titre individuel une étude chez les Touaregs de la Boucle du Niger. Par la suite, il mena ces recherches de terrain avec l'aide de collaborateurs, spécialistes ou non, tant extérieurs qu'attachés au Musée ou à l'Institut. Plusieurs missions furent confiées à ces personnes sans que lui-même y participe. Mais il s'agissait toujours de «Missions Gabus».

Le bilan en a été établi d'année en année sous la forme de rapports dans *Bibliothèques et Musées* pour les années 1948 à 1976 – le dernier ayant fait l'objet d'une publication à part (Gabus 1977) – et peut se résumer en une vingtaine de collections de matériel ethnographique, des milliers de photographies, des films, des enregistrements sonores et des gouaches et dessins (Gabus 1982: 10 et 16) qui forment un corpus d'autant plus intéressant qu'il a été recueilli dans presque toutes les zones de peuplement touareg, maure et peul comme dans les zones périphériques, le monde haoussa du sud du Niger, le Maroc, le Mzab, le Fezzan et la Tripolitaine, tant lors de la période coloniale qu'au tournant des indépendances.

Dans sa publication *Initiation au désert*, Jean Gabus (1954) avait déjà «mis en scène» ses carnets de route rédigés au cours des huit premières missions organisées au sud du Sahara (1946-1953). Elle fut suivie des trois volumes de la série *Au Sahara* (Gabus 1955b; 1958; 1982). Dans les archives du MEN<sup>1</sup>, ce sont les trois premières missions de Gabus qui ont apporté le plus de documentation et qui sont les plus riches en événements et aventures, celles aussi qui ont suscité une volumineuse correspondance d'où ont été extraites les diverses informations et anecdotes inédites ici rapportées.

## Mission Goundam 1942

En 1942, après une période de deux ans consacrée aussi bien au «service actif» (c'est-à-dire à la mobilisation), à une activité d'assistantat à l'Université de Fribourg et à la publication de ses ouvrages *Iglous* ([1940]), *Milouka l'Esquimau* (1941) et *Au bout du monde* (1942), Jean Gabus est donc chargé d'une «mission d'études géographiques» au Soudan français (actuel Mali). Le mandat, daté du 8 juillet 1942, est signé par Paul Girardin, directeur de l'Institut de géographie et contresigné par le directeur de l'Instruction publique du canton de Fribourg. Il précise que M. Jean Gabus «va suivre, dans le Sahara, l'itinéraire du chemin de fer projeté Méditerranée-Niger». Sa mission «sera essentiellement une Mission de géographie physique, étude des formes du terrain et des effets de l'érosion éolienne, en recouvrement des effets de l'érosion par les eaux courantes, qui s'est exercée à l'époque quaternaire, et de géographie humaine, matériel ethnographique des Touaregs, persistance du nomadisme, vie des tribus.»

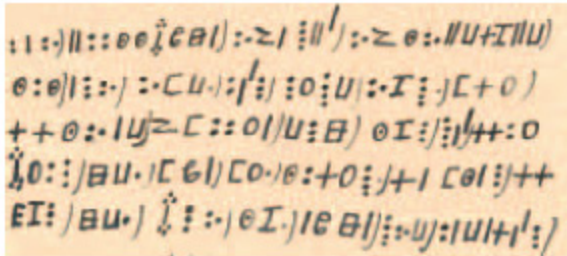
Cette enquête, que Gabus va intituler «Mission Goundam», du nom de la ville située à 100 km au sud-ouest de Tombouctou, se déroulera de juillet à octobre 1942. En raison de la situation de guerre, il va devoir s'assurer le soutien de diverses autorités officielles. Il obtient donc des recommandations telles que celles de l'Ambassade de la France de Vichy à Berne (15.07.1942), du Gouvernement général de l'Algérie, direction des Territoires du Sud (22.08.1942), du Secrétariat d'Etat aux colonies de l'«Etat français» (27.07.1942). Mais il doit aussi trouver des sources de financement personnelles et assurer ses propres revenus par des activités journalistiques, des conférences et des «causeries radiophoniques». Il parvient à se procurer des attestations professionnelles de diverses sources: celles du directeur général de la Radiodiffusion nationale (Vichy, 23.07.1942), de la Radiodiffusion suisse (02.07.1942), signée «de Reding», adressée au directeur des Services techniques de la Radiodiffusion nationale de l'Etat français, Raymond Braillard, mais aussi celles de collaborateur «homme de lettres» à la *Gazette de Lausanne* (19.05.1942) et de correspondant à la *Tribune de Genève* (09.07.1942).

Un sauf-conduit lui est délivré le 2 septembre 1942 par le gouverneur et administrateur de la circonscription de Dakar pour l'itinéraire Bamako - Ségou - Tombouctou - Gao - Alger. Y figurent les timbres de contrôle des postes de Gao (24 septembre 1942), de Colomb-Béchar (18 octobre 1942) et de Marseille (22 octobre 1942) – la «zone libre» allait être occupée par les Allemands dès le 11 novembre, à la suite du débarquement allié en Afrique du Nord du 8 novembre. La traversée de la Méditerranée en ces temps troublés ne devait pas être des plus reposantes... !

Après son retour, Gabus poursuit les démarches nécessaires à l'acheminement vers Dakar de la tente touarègue, de son mobilier et des autres objets qu'il a projeté d'acquérir chez les Touaregs Tinguerriguifs. Il a chargé le chef Addarib ag Cheboun de constituer cette collection et en a confié la supervision au commandant de Cercle de Goundam, Jean Raynaud. Mais cette collection, il doit aussi la «placer» quelque part. En avril 1943, il s'adresse ainsi à Félix Speiser, conservateur du Museum für Völkerkunde de Bâle, et la lui propose pour 10 000 francs français (env. 1000 francs suisses de l'époque). Les arguments qu'il avance pour convaincre Speiser peuvent se résumer à cette phrase: «Comme cette culture touareg de la Boucle du Niger est particulièrement intéressante et qu'elle va subir très prochainement une forte influence européenne à cause des plans de colonisation de l'Office du Niger dans la région lacustre de Goundam-Tombouctou, j'avais pensé qu'il serait utile de posséder en Suisse un bel ensemble sur cette culture matérielle» (20 avril 1943). Tel va d'ailleurs être le credo de Jean Gabus pour justifier toutes les missions sahariennes ultérieures. Au passage, il donne alors au Musée d'ethnologie de Neuchâtel un lit touareg, accompagné d'une natte, d'une autre natte et d'un sac<sup>2</sup> qui marquent la transition entre son terrain canadien et sahélien.

Il a demandé à la maison Zénith de lui fabriquer une montre spécialement «tropicalisée» qu'il offre en cadeau au chef Addarib ag Cheboun, en reconnaissance des services rendus et en vue des prochaines missions qu'il compte organiser en pays touareg. Une carte postale de M. Grosjean, chancelier du consulat suisse d'Alger, l'informera en janvier 1944 du décès d'Addarib, foudroyé sous sa tente le 28 juillet 1943. Quant à la montre, si elle avait bien été transmise à son destinataire, c'est son frère Alkissas ag Cheboun qui fit envoyer un message de remerciements en caractères *tifinagh* (écriture touarègue) par l'intermédiaire du commandant de Cercle Jean Raynaud. (1)

Le 17 décembre 1943, Jean Gabus soutient sa thèse de doctorat sur les Esquimaux caribous (Gabus 1944), déposée en juillet de la même année à l'Université de Fribourg, et passe ses examens oraux d'ethnologie, préhistoire et géographie. Ces épreuves (dissertation et examens) obtiennent la note I – *Summa cum laude*. Son directeur de thèse, le RP Wilhelm Schmidt s'adresse dorénavant à lui par «Mr le Docteur» et lui offre son appui pour l'«aider à créer un nouveau centre ethnologique à Neuchâtel»<sup>3</sup> car, ajoute-t-il, «n'omettez pas de "schmieden das Eisen, solange es warm ist ! [battre le fer pendant qu'il est chaud]» (04.01.1944). Dans sa préface à *Vie et coutumes des Esquimaux caribous*, Schmidt accompagne d'ailleurs de ses vœux «le nouvel explorateur dans toutes ses activités, ainsi que dans son enseignement académique» (Gabus 1944: 8).



## III. 1

Traduction: «C'est moi Alkissas ag Chebboun qui te salue toi qui es venu de Suisse, et je te dis que notre Commandant m'a appelé et m'a donné la montre que tu avais fait faire pour mon grand frère Addarib. J'aurais préféré ne jamais la recevoir, mais maintenant, puisque c'est la volonté de Dieu, je la garderai toujours. A toi, je fais le salut de Chebboun et de nos gens».

A la demande du linguiste Francis Nicolas, attaché à l'IFAN, dont il a fait la connaissance à Dakar à son arrivée en Afrique, Gabus propose au RP Schmidt de favoriser la publication de ses manuscrits sur la langue et le vocabulaire tamachek dans la revue *Anthropos*. Celui-ci accepte avec enthousiasme. Ces documents seront finalement publiés dès 1946, dans les tomes 41 à 44, puis à intervalle régulier jusqu'en 1957. La collaboration avec Nicolas va se prolonger lors de la mission suivante, comme Gabus le lui laisse présager: «Vous verrez qu'après la guerre nous travaillerons ensemble. J'ai déjà des projets et une partie des moyens pour les exécuter» (17.01.1944). Quant aux collections constituées par Addarib sous la supervision de Jean Raynaud, elles seront acheminées jusqu'à Dakar puis, après l'armistice, vers Alger, d'où elles parviendront enfin au Musée de Bâle en 1946.

### Mission Stinson, du 26 décembre 1946 au 10 mars 1947

La guerre terminée, Gabus prépare fébrilement son voyage suivant: il s'agira cette fois de parcourir l'ensemble du monde touareg, depuis les régions où il a séjourné en 1942 jusqu'à Agadez au Niger, puis de rentrer par le Sahara via Tamanrasset et Alger. Une mission «éclair»: le seul moyen de se déplacer rapidement, c'est l'avion. Il se met en rapport avec Gérard de Chambrier, directeur de Transair SA à Colombier, qui accepterait de louer pour 10 000 CHF un *Stinson Voyager 150*, pour une distance estimée à 15 000 km et serait à disposition pour le piloter. Mais il faut encore assurer l'appareil. Chambrier propose la Winterthur. Coût: 3000 CHF. Lors d'une séance de la commission du Musée, Sidney de Coulon offre la somme de 3000 dollars US (env. 13 000 CHF), qu'il faut débloquer à cause du contrôle

des changes encore en vigueur dans cet immédiat après-guerre. Pour être menée à bien, cette procédure nécessite l'intervention du Conseil communal de Neuchâtel auprès du Conseiller fédéral Max Petitpierre, chef du Département politique (actuel DFAE).

L'expédition en avion «serait, en cas de succès, une démonstration de ce qu'il est possible de faire, au point de vue ethnographique, avec un simple appareil de tourisme. M. Monod, directeur de l'IFAN, ainsi que la plupart des Africanistes, appuieraient alors la demande que nous ferions au prochain congrès international des sciences anthropologiques et ethnologiques (août 1947 à Prague) de réunir des subsides afin d'acheter un appareil qui serait mis à la disposition des chercheurs à l'Institut de l'Afrique noire à Dakar.» (Lettre à Gérard Bauer, attaché économique à la Légation de Suisse à Paris, 02.11.1946).

Au 1<sup>er</sup> novembre 1946, l'itinéraire de la mission s'établit en gros ainsi: Colombier - Espagne - Oran - Alger - Reggane - Bidon V - Gao - Goundam - Gao - Niamey - Birni n'Konni - Zinder - Tchad - Agadez - Tamanrasset - Alger - Suisse via l'Espagne de nouveau<sup>4</sup>. Les trois membres de l'expédition (2) sont Jean Gabus, Gérard de Chambrier, pilote (Transair SA, Colombier) et Yolande Tschudi<sup>5</sup>, «une jeune fille, employée de la Transair, pilote également, nous accompagne car elle paye une partie du voyage [2000 CHF]» (lettre à Gérard Bauer, 02.11.1946) mais aussi «étudiante en ethnologie, paraissant aimer et détester la vie tout à la fois – de son âge!» et future assistante de Gabus, qui se définit lui-même comme: «un passionné inguérissable de la route, peu sociable, plein de défauts et qui marmonne: "L'essentiel c'est de partir, après on verra!"» (Gabus 1948: 5).

## III. 2

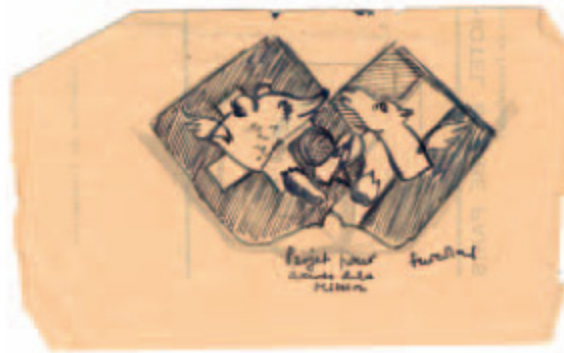
Jean Gabus, Gérard de Chambrier et Yolande Tschudi prêts au départ devant le *Stinson* à Planeyse (Colombier), le 26 décembre 1946.



A Gao, Francis Nicolas se joindra au groupe. Gabus compte beaucoup sur lui en raison de sa connaissance du terrain et de la culture touarègue pour l'aider dans ses collectes d'objets, mais surtout à cause de ses relations avec les autorités coloniales civiles et militaires. De son côté, Nicolas est très enthousiaste et active son réseau de liens dans cette administration afin d'alimenter en bidons d'essence les escales sahariennes prévues. A côté de sa fonction de linguiste à l'IFAN de Dakar, il est quand même «futur chef du bureau politique du Niger» et vient d'effectuer une mission officielle d'accompagnement du Pèlerinage à la Mecque pour les pays de l'Afrique Occidentale Française. Pour justifier sa présence dans l'équipe de Gabus, il se voit même confier par le Gouvernement de l'AOF une «mission d'étude pour la création d'écoles en pays nomade entre Tombouctou et la frontière du Tchad». Le projet «franco-suisse» lui tient tant à cœur qu'il va jusqu'à esquisser un croquis des «armes de la mission». (3)

### III. 3

Projet d'emblème de la mission dessiné par Nicolas. Fond constitué par les drapeaux suisse (à gauche) et français (à droite) croisés; sur le drapeau suisse, une tête d'ours, une empreinte de patte d'ours, une raquette à neige et une sandale touarègue; sur le drapeau français, une tête de chameau et une empreinte de sabot de chameau.



Le but de la mission est clairement défini: «Collections ethnographiques [touarègues] pour le Musée de Neuchâtel, enregistrements de disques pour la discothèque du Musée de Neuchâtel et pour le Musée de l'Homme à Paris, film documentaire 16 mm, photos et documents cartographiques destinés au Séminaire de géographie de l'Université de Neuchâtel» (lettre à Gérard Bauer, 02.11.1946). Ce programme

ambitieux ne sera qu'en partie réalisé car, malgré les démarches auprès d'André Schaeffner du Musée de l'Homme et de Théodore Monod à l'IFAN de Dakar, Gabus ne peut pas emporter d'appareil enregistreur lors de ce voyage.

De toute manière, la durée prévue de la mission n'était que d'un mois et demi et des ennuis mécaniques à répétition gênèrent son bon déroulement: alors que le voyage d'aller s'était effectué sans problèmes, la suite du parcours à partir de Niamey fut perturbée par de nombreuses pannes d'alimentation qui provoquèrent plusieurs atterrissages d'urgence en pleine brousse, ainsi que beaucoup de retard dans le programme, si bien que la partie de la mission consacrée au sud du Niger et au Tchad fut supprimée (4).

### III. 4

Itinéraire de la Mission Stinson.





III. 5  
Chez les Touaregs  
Tinguerrigulf (Mali):  
griot (aggu) et  
son luth tahardant.



III. 6  
Chez les Touaregs  
Tinguerrigulf (Mali):  
Joueuse de vièle  
monocorde *imzad*.

En outre, malgré une collaboration encourageante avec Francis Nicolas dans la première zone d'investigations – à Goundam chez les mêmes Tinguerrigulf de 1942 (5, 6) –, la présence de ce dernier se révéla finalement plus gênante qu'utile. En effet, la mésentente régna rapidement entre Gabus et Nicolas, ce dernier se déclarant «fatigué» dès la deuxième étape du voyage à Menaka, alors que Gabus subissait un accès de paludisme dans le campement du chef des Kel Telatay: «Et peut-être est-ce parce que nous sommes un peu fatigués, que nous avons un peu de fièvre, mais nous travaillons mal. Nous manquons ce choc psychologique toujours favorable de l'arrivée, de l'intérêt amical que nous suscitons. Nous prenons le thé, bavardons au lieu de commencer l'enquête avec sa ronde assez scolaire: relevé du camp [...] inventaire détaillé des objets qui nous intéressent [...] afin de les acheter ou de les échanger. Oui,

tout cela est mesquin et nous heurte souvent. Mais je sais, par expérience, qu'un minimum de discipline est indispensable, ne fut-ce que pour rester nous-mêmes, de notre race [...]. Le glissement vers la vie indigène est facile et ne produit en général qu'une hybridation mentale méprisée des uns et des autres.» (Gabus 1948: [7]).

Les choses ne s'arrangèrent pas à Niamey où «Nicolas parlait volontiers de "son avion et de sa mission"» et elles s'aggravèrent lorsqu'il se désolidarisa du groupe une première fois après la panne de l'avion à Moumouni (7, 8). Par la suite, comme Gabus le raconte encore dans ses lettres de justification adressées à Gérard Bauer qui lui demandait très sèchement des explications, «Nicolas, dans les coulisses, agissait contre nous» (06.11.1947), mais «en somme, Nicolas est très enfant et j'ai eu tort de ne pas m'en apercevoir plus tôt» (07.11.1947).



III. 7  
Premier atterrissage forcé du *Stinson*  
à Moumouni,  
entre Dosso et Dogondoutchi (Niger),  
le 20 janvier 1947.

III. 8  
Message envoyé par Gabus à Niamey:  
«Mission Franco-Suisse. Sommes  
arrêtés village Moumouni 1 Km ouest  
route. Atterrissage forcé. Rien de  
cassé. Espérons repartir par nos  
propres moyens. Continuerons  
comme prévu s/ Konl. Gabus».





### III. 9

Le Stinson à Agadez et le camion de l'entreprise Donici de Zinder qui vient d'acheminer les collections constituées par la mission. Février 1947.

Quant au déplacement en avion, il se poursuit cahin-caha, ponctué de nombreux atterrissages d'urgence. Le trajet Agadez-Tamanrasset du 11 février 1947 fut particulièrement délicat, une panne se produisant en plein désert du Hoggar, à 120 km au sud de Tamanrasset (9-12). Ainsi, après une suite de sauts de puce entrecoupés de séjours plus ou moins longs à In Salah (où l'origine de la panne fut enfin découverte), à Alger, Oran et Tanger (dus au mauvais temps et aux crises de paludisme de Yolande Tschudi), un dernier atterrissage en catastrophe près d'Annecy à cause du mauvais temps obligea les deux passagers à faire par la route le voyage jusqu'à Genève-Cointrin. Le périple prit fin à Planeyse le 10 mars en fin d'après-midi. Un comité d'accueil, composé des autorités de la Ville et du président de l'entreprise Transair SA, ne put que constater l'absence de Gabus à la sortie de l'avion: il avait préféré prendre le train pour la dernière étape de Genève-Cointrin à Neuchâtel. Ce voyage de retour avait donc duré près d'un mois!

### III. 10

En panne dans le Hoggar, 11 février 1947.  
Debout: G. de Chambrier; accroupie: Yolande Tschudi.



Malgré le résultat plutôt décevant de l'utilisation de l'avion, le bilan de la Mission Stinson se révéla très positif. La collecte d'objets dont Gabus s'était chargé avec Yolande Tschudi pour la plus grande partie, complétée par quelques objets recueillis, comme en 1942, par des administrateurs coloniaux, s'élevait à neuf collections totalisant plusieurs centaines d'objets, qui allaient constituer la base des collections touarègues du MEN<sup>6</sup>.

Dès avril 1947, Gabus s'enquérissait auprès de Y. ou J. (?) Arber, consul de Suisse à Alger, de la date d'arrivée des collections qui, acheminées à dos de chameau de Gao, Tahoua et Agadez, allaient ensuite transiter par camion à Alger pour être transportées à Neuchâtel via Marseille, sous la responsabilité de la SGS (Société générale de surveillance). En effet, Gabus confirmait à Arber qu'«Ici, les travaux d'agrandissement de notre Musée vont commencer dans quelques jours et cet automne je pourrai inaugurer les nouvelles salles par nos collections touareg» (12.04.1947); plus précisément, comme il le rappelait à Georges Béguin, alors président du Conseil communal de Neuchâtel, «Cet automne, des collections serviront à inaugurer la salle d'expositions temporaires et l'auditoire de notre Musée» (11.04.1947). En fait, l'exposition *La vie des Touareg* n'allait être inaugurée que le 25 juin 1948, après l'arrivée des collections «Stinson» et celle de la collection «Hoggar» de Yolande Tschudi.

### Mission Yolande Tschudi, Hoggar et Mzab, du 3 octobre 1947 à janvier 1948

La mission Stinson terminée et les collections Soudan-Niger en voie d'acheminement vers la Suisse, Jean Gabus décide de poursuivre immédiatement la collecte systématique de culture matérielle, mais cette fois chez les Touaregs du Nord, ceux du Hoggar et du Tassili<sup>7</sup>. Il y envoie Yolande Tschudi: elle paie ses propres frais et a déjà fait ses preuves sur le terrain, mais elle choisit de s'intégrer à un groupe de trois Zurichois composé d'un couple de «voyageurs», M. Victor Stoll («Chef de groupe») et son épouse, qui se sont proposé de constituer une petite collection d'objets ethnographiques pour le Völkerkundemuseum de Zurich, alors dirigé par le Dr. Alfred Steinmann, et s'intéresseront aux graffitis et à l'archéologie, ainsi que d'un journaliste indépendant, M. Baumgartner dont le voyage est de caractère plus sportif.

Gabus a pris des contacts au plus haut niveau pour garantir le succès de cette mission confiée à son étudiante. Avec Max Petitpierre, conseiller fédéral, avec le gouverneur général de l'Algérie, M. Yves Chataigneau, «qui s'intéresserait à l'envoi d'un de mes étudiants ou étudiantes appelé à faire du "fieldwork"»

pour compléter notre enquête ethnographique», ainsi qu'il l'a annoncé à M. Arber, consul de Suisse à Alger (24.09.1947). Au capitaine Moralès, chef d'Annexe de Tamanrasset, à qui il précisait: «Mlle Tschudi n'est pas encombrante [...] Elle a suivi mes cours, a été au Musée de l'Homme pour étudier les collections touareg<sup>8</sup>, dont celle de [Henri] Lhote [...] Vos touareg du Hoggar sont beaucoup plus pauvres que ceux de l'Aïr ou du Niger [...] Mlle Tschudi apporte des textiles comme monnaie d'échange pour les objets ethnographiques, du thé, du tabac et du sucre en guise de cadeaux.» (16.10.47). En fait, Gabus n'était pas tellement enthousiaste pour cette mission en groupe. Il aurait préféré que Yolande séjourne seule dans le Hoggar. C'est pourquoi il ajoutait dans cette même lettre, «Quant à ses compagnons [...], je ne voudrais pas que par fantaisie, caprice, ils compromettent l'activité de leur compagne [...] j'ai un peu peur de l'enfantillage des trois autres membres».

Dès le début, Yolande Tschudi s'astreint à une relation épistolaire fidèle et complète de son voyage. La traversée Marseille-Alger sur le *Djebel Amour*, dans lequel il n'y a qu'une 4<sup>e</sup> classe, n'est pas des plus confortables: «Sauté épouvantable [...] tout le monde dégueule»; de plus, les relations entre les membres du groupe ne débutent pas très bien: «Mme Stoll joue depuis longtemps à la poupée» (09.10.47). A Alger, Yolande Tschudi apprend par le commandant Léon Lehureaux, directeur des Territoires du Sud, que le «Tassili n'Ajers présente de grandes difficultés. Je crois [qu'] il faut y renoncer». Néanmoins, le groupe fait la traversée du Sahara jusqu'à Tamanrasset dans une Jeep amenée de Suisse.

#### III. 11

Jean Gabus lors d'une «prise de contact» pendant la Mission Stinson dans la région d'Agadez, en février 1947.



A la suite d'un communiqué de presse publié par les Stoll, où «il n'est question que d'une mission scientifique pour le Musée de Zurich, et pas un mot du musée de Neuchâtel» (24.10.47), Gabus se fâche, enjoignant Yolande Tschudi de se séparer des trois autres personnes et de partir seule dans les camps touaregs, après en avoir averti les Autorités militaires locales. «Par seule, je veux dire sans la petite collection de poupées qui vous suit». «Donc, Mlle Tschudi, vous êtes notre drapeau là-bas ! Je compte sur vous !». Suivent des recommandations sur le travail de terrain: «Etudiez soigneusement les techniques de travail [des artisans touaregs] [...] L'ingéniosité d'une méthode de travail remplace les outils spécialisés [...] demandez au nomade s'il connaît la variété des outils du sédentaire et pourquoi il ne les utilise pas [...] Nous ne vous demandons pas une collection spectaculaire. Des objets simples, usuels, mais avec une description détaillée de leur origine, fabrication, usage, etc. [ont] plus de valeur scientifique qu'un vêtement somptueux ! (ne le remplace tout de même pas)». Et les encouragements ne manquent pas, pleins d'un lyrisme affectueux: «Dites vous aussi que chez nous le temps est gris, froid, que les gens y sont ennuyeux, que nous sommes nourris d'une foule de petites histoires, de ragots alors que là-bas vous vivez ! Chaque minute dans le Hoggar est un don du ciel, une de ces joies intenses [...] dont vous aurez besoin pour vivre heureuse,

équilibrée dans une dizaine d'années et jusqu'à la fin de vos jours. [...] Je vous regrette en somme, vous étiez un bon petit camarade, en lequel j'avais confiance. Alors, pas de blagues ! Travaillez bien, dites-moi où vous en êtes ? J'ai suggéré au cap. Moralès de vous faire emmener par le cap. Couson jusque chez les Ajjers... sans les estimables Stoll. Souvenez-vous qu'on vous aime bien, donc pensez à votre santé» (15.11.1947).

Malheureusement, les démêlés avec les Stoll-Baumgartner s'aggravent. En effet, l'officier Lelièvre répand le bruit selon lequel Yolande Tschudi avait l'intention d'aller passer du bon temps avec lui dans un hôtel à Ghât (Fezzan), tout simplement parce qu'elle avait renoncé à profiter d'un déplacement qu'il faisait dans cette région. L'officier en question en a parlé à Stoll qui prend l'initiative d'annoncer à Yolande qu'elle ferait mieux de rentrer à Alger avant de se faire expulser par le Gouverneur ! Bref, comme le disait Gabus, des ragots et des mesquineries, on en rencontre partout. C'est elle, maintenant, qui en est la victime; elle est très démoralisée et Gabus doit intervenir auprès de Lehureau et du gouverneur Chataigneau pour arranger les choses. Il déplore la maladresse de Stoll et aurait souhaité que les problèmes se règlent dans le cadre du groupe, car «on lave son linge sale en famille !» (lettre à Yolande Tschudi, 15.11.1947). La solution qu'il adopte est «la séparation immédiate du groupe, mon désintéressement total pour l'activité de



III. 12  
Yolande Tschudi (au centre)  
«touarégusée»  
durant la Mission Stinson,  
en janvier (?) 1947.

Stoll et de ses compagnons». Et il l'encourage de nouveau: «Votre étude de la technique de travail à Tamanrasset me paraît très bien [...] tenez moi au courant [...] il faut que je sois bien renseigné pour défendre vos intérêts, c'est-à-dire vos intérêts. [...] Vous savez, Mlle Tschudi, que vous avez ma confiance et toute mon amitié. Alors bon courage et que Kram-Kram travaille bien !».

Kram-Kram (ou Cram-Cram) est le surnom affectueux que Gabus a donné à Yolande Tschudi, probablement dès la mission Stinson. Ce terme désigne une graine sauvage (*Cenchrus biflorus*) que les Touaregs appellent *wazzeg* et qui est surtout connue pour ses propriétés négatives: les «graines s'accrochent aux jambes et aux vêtements en y laissant des épines acérées qu'on ne retire qu'une à une après de vigilantes inspections» (Bernus 1967: 38-39). Dès lors, Yolande Tschudi signe toutes ses lettres (même dactylographiées) de ce petit nom, parfois complété par «le vieux chameau» ou «petit-pois» ! Et pour les Touaregs, elle explique que: «Jolantha étant un peu difficile à prononcer pour eux, je réponds: "lenthra". Et aujourd'hui encore, c'est mon nom au Hoggar» (Gabus 1948: [13]).

Une fois les problèmes apaisés, Yolande a pris le large et rejoint le campement de Marli, frère de l'*amenokal* (chef de confédération) des Kel Rela, où elle séjourne pendant un long mois. Là, elle approfondit sa connaissance du monde touareg, ce qui lui permet de constater que «ce que vous avez pu réaliser au point de vue travail ethnographique en un jour, il m'a fallu une semaine. Souvent, c'était extrêmement difficile. Comme vous me l'aviez écrit, les gens du Hoggar sont pauvres. S'ils ont de telles choses, ils ne s'en séparent pas; beaucoup d'objets sont d'origine soudanaise. [...] Ce mois dans le campement de Marli (13), ce fut pour moi un cadeau; j'étais riche, riche comme rarement avant dans les plus beaux moments de ma vie. Je revivais. Tam[anrasset] devenait un mauvais rêve [...] Très bonnes salutations de votre Kram-Kram qui se donne de la peine.» (06.12.1947).

Gabus lui répond aussitôt en lui rappelant les règles de comportement à observer dans une enquête ethnographique: «Rappelez-vous qu'on devient très facilement indigène et cela ressort très clairement de votre lettre. [...] mais vous savez bien que, même au cœur du Sahara, vous restez une Européenne, que vous ne serez jamais une Targuia. On ne doit pas avoir honte de sa race, surtout quand elle ne paraît pas très glorieuse. La renier serait la politique de l'autruche et elle n'est pas digne des gens courageux, de vous Mlle Tschudi ! Mais que cela n'empêche pas d'aimer les indigènes, au contraire... sans en attendre trop de reconnaissance». Il lui rappelle également les principes et consignes qui doivent guider la collecte d'objets: «Ce qu'on recherche dans une collection ethnographique c'est

un miroir fidèle de la vie quotidienne, telle qu'elle est, riche ou pauvre, esthétique ou inesthétique. Notre goût n'a rien à voir là-dedans. Accompagnez vos envois d'un inventaire détaillé et que chaque objet porte un numéro ou une indication quelconque pour que je puisse le situer même en votre absence» (28.12.1947). Ces règles, Yolande Tschudi va les appliquer à la lettre et elle rapportera de sa mission une collection de 213 objets particulièrement bien documentés, dont elle mentionne systématiquement le lieu d'origine et le propriétaire, renseignements qui seront repris par Gabus dans ses publications à venir<sup>9</sup>. En décembre 1947, sur le chemin du retour vers Alger, elle séjourne quelques jours dans le Mzab, à Ghardafa notamment, où elle acquiert une cinquantaine de bijoux<sup>10</sup>.

Ill. 13  
Mar'li ag Amayas, Touareg Kel Rela (Hoggar), décembre 1947.



Comme le relate Gabus dans *Bibliothèques et Musées 1948*: «Nous devons à M<sup>lle</sup> Tschudi 241 pièces [en réalité 266] pour l'ensemble de ses collections au Hoggar et au Mzab. C'est l'expression d'un faciès culturel en voie de rapide transformation par le fait des facilités d'accès actuelles à Tamanrasset, devenue but de tourisme. Nous pensons qu'il était grand temps de récolter ces témoignages d'une des belles et presque légendaires civilisations sahariennes et nous exprimons nos sentiments de vive reconnaissance à M<sup>lle</sup> Tschudi» (*Rapp. ME 1948*: 44). Il était en effet convenu que Yolande Tschudi, qui assumait déjà ses frais de mission, ferait don de ces collections au MEN.

### Missions 1948-1949

L'exposition *La vie des Touareg* ayant été inaugurée, Gabus pense déjà à la suivante qui doit la compléter. Les collections réunies lors des trois missions (1942, 1946-1947 et 1947-1948) n'illustrent pas vraiment le travail de l'artisan. C'est pourquoi il organise trois missions à la fois, au cours desquelles seront collectées, outre de nouveaux objets, des informations sur les techniques artisanales des forgerons touaregs et ceux des populations sédentaires. Le titre de l'exposition en préparation étant *Les artisans au travail dans leur milieu*, il a défini ainsi les buts de cette triple mission: «l'étude des centres techniques, des lieux de rencontres des Touaregs avec leurs civilisations de contact, sur les marchés le plus souvent.» (Gabus 1954: 66).

Ce «dispositif de travail» est composé de trois groupes répartis ainsi sur le terrain: dans le Mzab, au Niger et en Nigéria, et dans l'Adrar des Ifoghas (ex-Soudan français, actuel Mali).

– *Mission Mzab*: le premier «groupe» est constitué de son épouse Jeannette Gabus et d'une étudiante en ethnographie, Anne-Marie Dorier<sup>11</sup>, qui enquêtera sur les techniques artisanales des Mozabites et sur leur vie sociale. Elles vont séjourner dès la mi-novembre 1948 à Ghardaïa, où elles collecteront une centaine d'objets représentatifs de l'ameublement domestique du Mzab et des techniques du tissage saharien<sup>12</sup>.

– *Mission Tahoua-Kano*: cette mission sera la plus longue (plus de quatre mois) que Gabus ait jamais entreprise au sud du Sahara (14). Au programme, étude des techniques artisanales des Peuls, Touaregs et Haoussas; étude des marchés de Kano, de Tahoua, d'Agadez et de Niamey; enregistrements de musique et films. De plus, il va être rejoint par Marguerite Lobsiger-Dellenbach, vice-directrice du Musée d'ethnographie de Genève qui, elle aussi, souhaite constituer des collections d'artisanat mais surtout, de par sa spécialité, mener une campagne de mesures anthropologiques chez les mêmes populations de la région de Tahoua. Un étudiant aurait dû aussi accompagner le groupe: M. Frédéric L'Éplattien, licencié en psychologie, qui souhaitait enquêter sur les facultés mentales des Peuls, Touaregs et Haoussas, ceci dans le cadre d'une enquête de l'Unesco sur les écoles indigènes.

Le 9 juillet 1948, la Commission de l'École de Commerce regrette «que par vos nombreuses absences, l'enseignement de la géographie à l'École manque de la continuité nécessaire, mais la Commission reconnaît l'utilité du voyage que vous comptez entreprendre et elle vous accorde le congé sollicité. Nous comptons sur votre présence dès la rentrée de janvier 49. Par contre, en ce qui concerne votre traitement, la commission n'est pas compétente pour faire suite à votre demande [...] (signé: le secr. Com.: RW Béguin; président: J.P. de Montmolin)».

Les principales étapes de la mission se succèdent ainsi: 14 août 1948: vol Alger - Gao; août: marché de Kano (Nigéria); septembre, retour au Niger: Maradi, Tahoua; octobre: enquêtes auprès des tisserands, de la potière Narba et du forgeron haoussa Captini; le 16 octobre, à Kao (nord-est de Tahoua), Gabus fête ses 40 ans et fréquente des Peuls et ex-captifs Touaregs, où il enregistre de la musique et notamment le goumier Buwen, que l'auteur de ces lignes retrouvera quarante ans plus tard au même endroit<sup>13</sup>. Le 26 octobre, il accueille Marguerite Lobsiger à Birni n'Konni. Elle arrive de Kabylie, où elle a fait l'acquisition de bijoux pour les collections du Musée d'ethnographie de Genève. Elle va effectuer des mesures anthropologiques sur 593 individus parmi les Touaregs, Peuls et Haoussas. En novembre, toujours à Kao, Gabus s'adjoint la collaboration de Zodi, instituteur touareg de la classe «vassale» des *imghad*, et futur ministre au Gouvernement de l'Indépendance. Le 23 décembre, c'est le départ de Gabus et Lobsiger de Zinder jusqu'à Alger par l'avion de la SATT (Société africaine des transports tropicaux).

### III. 14

La «Dodge» de la mission Tahoua-Kano, novembre 1947.



– *Mission Adrar des Ifoghas*: avant son propre départ, en août 1948, Gabus a confié une nouvelle mission à Yolande Tschudi: «Enquêtes et collections ethnographiques chez les Touaregs de l'Adrar des Ifoghas, seule région peu prospectée par les missions précédentes de notre musée» (lettre à [Jean-Paul] Pellaton, 08.08.1948). Car Yolande Tschudi est restée très

attachée aux Gabus: après un séjour en Bretagne en leur compagnie – Jeannette Gabus, née Jeanne Guillemette Le Ster, est quimpéroise – elle relate les péripéties de son retour en voiture et s'adresse à eux par «Bonjour mes très chers vice-parents de Bretagne!», puis signe sa lettre par «Votre andouille vieille fripouille, pisseuse et finalement KramKram» (22.07.1948).

Cette fois, Gabus a décidé de ne pas prendre de risques et a demandé d'abord à M. Marcel Bénard, un Français bon connaisseur de la région, de bien vouloir l'accompagner. Finalement, elle sera aidée (et supervisée) par un spécialiste confirmé des Touaregs, Ludwig Zöhrer<sup>14</sup>, ethnologue et ethnomusicologue autrichien bon connaisseur du terrain touareg où il a notamment enregistré des documents sonores avant la guerre (1935-1936). Dès 1939, il a d'ailleurs publié plusieurs articles sur l'usage de l'écriture en caractères *tifinagh*, sur les Imohagh et les forgerons des Touaregs du Hoggar.

A Alger, avant le départ vers le sud, Zöhrer signe avec Yolande Tschudi un contrat qui établit les modalités de son engagement par le Musée et l'Université. Gabus entend ainsi contrôler tous les résultats de l'enquête et éviter que des collaborateurs puissent publier «dans son dos». Il est probable qu'un tel contrat n'a jamais été signé avec Yolande Tschudi lors des missions précédentes, puisque à chaque fois elle voyageait à ses frais. Ce contrat est ainsi formulé (en allemand):

«1. Soumettre toute publication au Prof. Gabus et ne pas en entreprendre sans son accord.

«2. Les objets collectés et les résultats scientifiques de la mission sont la propriété du Musée et de l'Université.

«3. L'article 1 s'applique également aux conférences et causeries, aux reportages radiophoniques, aux reportages photographiques, etc.

«4. Tout film photographique mis à disposition par le Musée appartient aux archives du Musée, mais peut être utilisé par le Dr. Zöhrer aux conditions de l'article 1.

«5. En cas de difficultés d'ordre politique ou autre durant la mission, M. Zöhrer s'engage à quitter le pays sur appel de M. Gabus (frais de rapatriement couverts).»

D'après le brouillon de rapport rédigé manifestement dès le retour de Ludwig Zöhrer et à l'aide du décompte très précis des dépenses de la mission, l'itinéraire de la mission Adrar des Ifoghas peut être résumé ainsi:

Train Genève - Marseille le 30.11.1948; avion Marseille-Alger; avion Alger - Gao par la compagnie Transaharienne; trajet Gao - Kidal (Massif des Ifoghas) en voiture; à partir de Kidal, tous les déplacements à dos de chameau, avec un guide-interprète et un chameau de bât: cinq semaines dans la région de Kidal-Aguelhok pour l'étude de tribus touarègues vassales;

sept semaines dans le sud-est de Kidal (Tamesna) et au nord de Menaka dans les campements de nobles Ifoghas et Ibotenaten (15); quatre semaines de traversée du Tanezrouft vers le Hoggar, arrivée de la caravane à Tamanrasset le 23 mars 1949; jusqu'à fin avril, enquêtes dans les campements touaregs autour de Tamanrasset et emballage des collections; retour sur Alger en camion de la SATT; arrivée en Suisse le 2 mai 1949.

III. 15  
Chanata oult Manenea, l'amie de Zöhrer chez les Ibotenaten, février 1949.



En cours de mission, Ludwig Zöhrer écrit régulièrement (en allemand) à Gabus pour lui rendre compte des travaux et des longs trajets à dos de chameau. Voici quelques extraits de cette correspondance (notre traduction):

Kidal, 7.01.1949: «La méharée vers le Nord sur environ 450 km fut décevante car, comparés aux Touaregs du Hoggar et de l'Air que je connais, les groupements Ifoghas nous ont paru pauvres et misérables en ce qui concerne leur «culture de tentes». A cet égard, nous avons été trop gâtés par le Hoggar et l'Air. Car si les Touaregs d'ici sont riches en troupeaux (au contraire des Touaregs du Hoggar), on ne rencontre nulle part une vraie culture artistique et poétique. [...] Cependant, la randonnée au nord de Kidal a fourni une foule de matériel de comparaison entre les Ifoghas et le Hoggar, respectivement l'Air, ainsi qu'un grand enrichissement de ma spécialité, les forgerons des Ifoghas: nous avons visité huit campements de forgerons dont la moitié fabriquent des selles, alors que les femmes exécutent les autres travaux du cuir, souvent d'une très grande finesse. [...] Mlle Tschudi est un peu désespérée de ne pas rencontrer ici un travail aussi varié que lors de votre premier voyage (elle connaît déjà presque tout et la réadaptation aux menus travaux n'est pas si facile!).»

Ill. 16

Dans un campement Ibotenaten (Mali).



Kidal 14.02.1949: «Après l'impression déprimante que nous a laissée notre première méharée entre Kidal et Agelhok, notre crochet par les campements Ibotenaten (16) et notre travail ici chez les Ifoghas a produit des succès satisfaisants; quant à l'état de santé de Mlle Tschudi, il n'a pas eu de conséquences sur notre travail, car elle a retrouvé son énergie. J'admire son endurance physique. Ici, la région n'est pas très riche en objets à collecter et il est rare de rencontrer quelque chose qui n'est pas déjà dans votre musée.»

Pendant le trajet à dos de chameau entre l'Adrar des Ifoghas et le Hoggar (17), à deux jours de l'arrivée à Tamanrasset, Zöhrer donne à Gabus du «Hochverehrter Herr» (très vénéré professeur) en lui annonçant qu'il profite encore du calme d'une halte pour lui écrire, car à Tamanrasset, il faudra tout emballer et organiser les préparatifs du retour en Europe, et l'avertit que «aussi bien les collections que les travaux ethnographiques n'auront pas apporté de grandes nouveautés. [...] La méharée des Ifoghas jusqu'ici, c'est-à-dire la traversée depuis Tin Zaouaten à travers une partie du Tanezrouft vers l'Oued Tamanrasset fut assez éprouvante pour Mlle Tschudi, d'autant plus que nous sommes souvent restés en selle onze heures d'affilée, mais elle a courageusement tenu le coup.» [Oued Tamanrasset 20.03.1949].

Durant les mois qui suivent leur retour, Zöhrer et Tschudi échangent une correspondance suivie au sujet de l'exploitation des résultats de la mission, en vue de la préparation de conférences et de publications, notamment celle qui paraîtra dans le *Bulletin de la Société neuchâteloise de géographie*: «La population du Sahara antérieure à l'apparition du chameau» (Zöhrer 1952-1953) mais aussi pour la préparation de l'exposition sur les techniques artisanales de 1950. C'est pendant cette période de travail intense que Yolande Tschudi confie en allemand ses états d'âme à son compagnon de voyage – elle l'appelle «Mohamed» (surnom apparemment adopté au cours des contacts avec les Touaregs sur le terrain et dont Zöhrer signe toutes ses lettres en écriture *tifinagh*) – et qu'elle termine ses lettres par: «Ihr altes Ekel: Yentha» = «Votre vieille dégueulasse Yentha».

Fin septembre 1949, elle lui fait part de quelques réflexions désabusées auxquelles aboutit un jour ou l'autre tout ethnologue qui dresse un bilan (notre traduction): «C'est seulement en travaillant et en rédigeant le brouillon, quand on cherche à approfondir, qu'on se rend compte jusqu'à quel point notre travail a été superficiel. C'est à en pleurer. Parfois je suis presque découragée. Et Gabus pose des questions pièges. Même en passant sa vie chez les Touaregs, on finit par ne savoir qu'une partie de ce qu'il vaut la peine de savoir, voire moins, puisqu'on s'habituerait à toutes ces choses de la vie quotidienne, celles qui justement intéressent l'ethnologue.»

«Chez nous, c'est le coup de feu. Nous travaillons pour une exposition brésilienne avec du matériel étranger [emprunté]. Mais ce travail apporte beaucoup moins de satisfaction que lorsqu'on a une relation personnelle avec l'objet. Et pour une femme, cela joue un rôle encore plus important que pour un homme».

Quelques jours plus tard (09.09.1949), elle lui annonce que «L'exposition brésilienne est aussi renvoyée à l'an prochain. Dieu merci ! Du travail, j'en avais par dessus la tête. J'ai un caractère de chameau, mais je ne suis pas de taille à rivaliser avec Gabus».

Mais elle ajoute pourtant: «Nous venons de faire du cheval [...] Cela fait du bien de faire un peu de sport à côté du travail intellectuel. Même Gabus est en pleine forme lorsque nous partons à 6h du matin à St-Blaise pour faire deux heures de trot et de galop dans les prés et les forêts».

III. 17  
Blvouac de la caravane Tschudi-Zöhrer  
(à l'extrême droite, Ludwig A. Zöhrer), mars 1949.



Outre l'exposition de 1950, les résultats de ces trois missions 1948-1949 vont être exploités de plusieurs manières, notamment par de nombreuses «causeries radiophoniques», articles de presse et conférences, au nombre desquelles des «cours universitaires publics et gratuits», donnés en novembre et décembre 1949, sous le titre général «Premiers résultats de la Mission ethnographique du Musée août 1948-mars 1949»:

Marchés et techniques dans le Sud saharien – cours universitaires publics et gratuits

1<sup>er</sup> cours 15.11.1949: Les peuples en présence (Touareg, Peuls, Haoussas), avec film en couleurs et audition de disques.

2<sup>e</sup> cours 22.11.1949: Les marchés (fonctions économiques et culturelles), avec film en couleurs, audition de disques et démonstration technique.

3<sup>e</sup> cours 29 novembre 1949: Les techniques artisanales (brique-tiers, indigotiers, tanneurs, etc.), avec film en couleurs, audition de disques et démonstration technique.

4<sup>e</sup> cours 6 décembre 1949: Le forgeron (travail et vie quotidienne), avec film en couleurs, audition de disques et démonstration technique.



Il s'y ajoutera, fin 1949, une exposition des peintures de Loïk Rault, chef d'Annexe de Gourma-Gharus (Mali).

Ces investigations terminées dans presque toutes les zones de peuplement touareg, Gabus envisagea de poursuivre des enquêtes systématiques à l'ouest et à l'est de ces régions. Il nomma cette méthode «la tache d'huile» (Gabus 1954: 103). A l'ouest, ce serait le Maroc et la Mauritanie, à l'est, le Fezzan (la Tripolitaine). Toujours à la recherche de fonds, il s'adressa même au Comité de la Fête des Vendanges 1949, dans laquelle il avait été brocardé avec Yolande, et envoya une lettre assortie de caricatures d'Alex Billeter, sous le titre «Expédition Gabus-Trudi». (18-20)

Ill. 18, 19, 20  
Caricatures de la cinquième mission Gabus,  
dues à Alex Billeter.

### 5a Mission Mauritanie 1950-1951

Après avoir rédigé ses «Petites notes destinées à mon successeur»<sup>15</sup>, datées du 16 octobre 1950, Gabus s'envola pour Casablanca le 27 octobre. Il retrouva à Fès Mireille Barde, une Genevoise attachée à l'Institut des Hautes études marocaines qui avait effectué chez les artisans traditionnels un travail de recensement des outils, des gestes de travail en quelques croquis très précis. Mais il constatait avec regret que «Toutes les corporations sont atteintes par la concurrence européenne...»,... «que les Ben Cherif étaient les derniers tisserands de brocart. Seuls le père, le fils et le neveu savent encore se servir du vieux métier qui dort faute de commandes. A part les tanneurs de Fès qui s'organisent en coopératives, les doreurs, les marqueurs de Mogador, qui sont soutenus par l'inspectorat des Arts et Métiers marocains, la plupart des artisans manquent de travail. Ainsi les babouchiers disposaient, à côté du marché intérieur, des marchés de l'Algérie, de la Tunisie et du Sénégal.



Ils perdirent successivement les deux premiers débouchés. Quant à celui du Sénégal, nous apprenions à Dakar que les usines Bata construisaient de grandes fabriques. Les céramistes modifient leur décor, abandonnent l'élégance et la sobriété des bleus et des verts, pour des rouges, des violets et des ors clinquants. Les tapis sont soumis à la même crise de goût bâtard. La situation de l'artisanat marocain est grave, presque sans issue. C'est une des sources principales de l'art hispano-mauresque du Maroc qui est sur le point de tarir malgré l'effort intelligent des ateliers-pilote. [...] Sur le plan matériel, il était temps de faire nos collections qui sont des éléments de comparaisons nécessaires si nous voulons comprendre les techniques maures. Sur le plan humain, notre enquête fut un triste pèlerinage» (*Rapp. ME 1950*: 50-51).

De retour à Casablanca, Gabus retrouva le peintre Hans Erni<sup>16</sup>, dont il avait obtenu l'adhésion à son projet mauritanien: «Je lui ai dit les conditions: "pas un sou pour vous et tous vos dessins pour moi". Il a accepté. J'ai réglé la question politique: "Vous êtes communiste, je suis anticommuniste. Donc neutralité politique mutuelle absolue"» (*Curieux* 09.11.1950). En fait, Gabus avait obtenu pour Erni une rémunération de 3000 CHF de son directeur Jean Liniger, à qui il précisait: «La collaboration du peintre Erni est en effet un enrichissement considérable dans le domaine de notre activité muséographique» (lettre à Jean Liniger, 23.10.1950). A la mi-novembre, ils s'envolèrent pour Dakar d'où ils se rendirent en Mauritanie dans le but de chercher «à déterminer les influences berbères sur les Maures. Il [Gabus] poursuivra le même travail d'information préalable au Sénégal, où il rencontrera un ethnologue [Georges Duchemin, directeur du Centre IFAN à Saint-Louis] qui y poursuit ses recherches depuis une dizaine d'années» (*Curieux* 09.11.1950). Ses études sur les peintures de Oualata furent probablement à l'origine de son engouement pour cette ville historique. Gabus avait aussi emporté avec lui une caméra Bolex 16 mm et fait acheminer sur Dakar du matériel «lourd» en vue de l'enregistrement de musique maure: un groupe électrogène et un magnétophone. «Mais, ajoute-t-il, nous désirions [...] compléter cette documentation trop sèche par l'apport artistique d'un peintre de talent. Il s'agissait de noter une foule de gestes de métier, d'attitudes, d'expressions, de créer une sorte de dessin animé des techniques, sans négliger le milieu social [...]. Comment réagirait un peintre en face de ce monde nouveau?» (*Rapp. ME 1950*: 63).

Après le voyage Dakar - Saint-Louis<sup>17</sup> en micheline (autorail à pneus), ils firent, le 4 décembre, le trajet en avion Saint-Louis-Boutilimit, chef-lieu du Trarza et premier centre artisanal de Mauritanie. Là eurent lieu les investigations auprès des artisans, marchands et familles de Maures blancs (Beïdanés) avec qui furent noués des liens étroits. Puis ce furent des visites à dos

de chameau dans les alentours de Boutilimit et le déplacement à Méderdra, où les deux compagnons passèrent le mois de janvier 1951 jusqu'au départ d'Erni qui, de Saint-Louis, alla rejoindre Paul Pilotaz en Guinée.

Gabus rejoignit alors par avion Néma, dans le Hodh oriental, puis enfin Oualata, d'où il entreprit une expédition de chasse avec un groupe de chasseurs Nemadi dans l'Aklé (zones dunaires au nord de Oualata): deux semaines de randonnée à pied et en chameau qui se terminèrent par une grande soif...

Gabus constatait qu'«en Mauritanie, dans les secteurs sud du Trarza, du Tagant et du Hodh, l'influence européenne est beaucoup plus sensible que dans les territoires du Niger, de l'Azaouad, de l'Adrar, de l'Aïr et du Hoggar. Chez les forgerons nombre d'outils (enclume, marteau, tenaille) sont commandés à la fabrique d'armes de Saint-Etienne (France), par exemple. L'organisation de deux centres artisanaux à Boutilimit et Méderdra a modifié quelques aspects de la technique et de la production traditionnelles. Les travaux sont le plus souvent négligés, exécutés assez grossièrement parce que l'administration est un client anonyme, que les coffrets, les bijoux se font en série et que l'artisan vit sur un système de crédits habilement entretenu par les boutiquiers. N'importe quel forgeron ou tisserand dans un campement nous offrait des produits meilleurs que ceux de l'artisanat officiel. Cela signifie simplement que l'œuvre de l'administration est difficile et exige quelques années de patience et d'expériences. [Celles] des Arts et Métiers Marocains seraient très intéressantes à reprendre dans ce secteur de l'A.O.F. La Mauritanie nous offre une image assez claire du glissement trop rapide d'une forme de culture archaïque vers la technique occidentale.» (Gabus 1951: 51).

Néanmoins, Gabus avait recueilli l'outillage complet de forgerons, de cordonnière, de tisserand, de fabricantes de perles et de nattes, des parures et bijoux, une tente et son mobilier, de la poterie, des calebasses peintes, des maisons de poupées en terre cuite et des matières premières<sup>18</sup>. De plus, les scènes de la vie quotidienne, les techniques artisanales et les parures furent croquées par le peintre Hans Erni dont les quelque 200 dessins, gouaches et croquis «possèdent une grandeur, une vie, une précision merveilleusement élégante qu'aucun de nos moyens techniques – photographie, film et enregistrement – n'auraient pu apporter» (*Rapp. ME 1951*: 72). Ce qui ne l'empêcha pas d'ajouter au bilan de cette mission plusieurs centaines de photographies, quatre films en couleurs et noir/blanc, ainsi qu'une série d'enregistrements sonores des griots et griottes les plus connus du Trarza, de chants maraboutiques, de chants de bergers et de chants et contes des Nemadi ainsi que les principaux instruments maures: la harpe *ardin*, le luth *tidinit*, la flûte et le tambour *tbol* de chefferie.

En février 1951, Gabus avait annoncé de Mauritanie la tenue d'une conférence d'Erni à l'Université de Neuchâtel. Le recteur de l'époque, Jean G. Baer, lui répondit que cette conférence «montrera précisément aux "esprits chagrins" [...] qu'il est possible de juger de la valeur d'un individu à son travail sans pour autant être obligé de regarder son éventuelle couleur politique. Il est probable que cela nous vaudra un article spécial du "National" [organe du Parti radical neuchâtelois], mais cela montrera aussi à ces "messieurs" que nous ne nous occupons pas d'eux !» (lettre du 19.02.1951). En 1949 déjà, un député au Conseil national (Parlement helvétique) avait posé une question au Conseil fédéral à propos des commandes officielles passées au peintre Hans Erni, militant du parti du travail (parti communiste suisse). Gabus, qui était député radical au Grand Conseil (Parlement cantonal), voulut démissionner. Le président de groupe, Sam Humbert, le pria, en novembre 1950, de retirer son offre de démission car «le groupe est d'avis que vous servez les intérêts de la ville aussi bien au désert que dans ses murs [!]» (04.11.1950).

III. 21  
Une des peintures rupestres  
relevées par Yolande Tschudi dans le Tassili.



### 5b Mission Tassili - Fezzan - Libye 1950-1951

En parallèle, Yolande Tschudi partit le 13 novembre pour Alger. Sa mission était la suivante: «Dans le cadre de notre cinquième mission, mademoiselle Tschudi est chargée d'étudier les relations et les influences culturelles du marché de Ghât sur les Touaregs Ajjers, les techniques artisanales dans ce même marché, ainsi que les problèmes semblables à Mourzouk.» (lettre de recommandation de Gabus aux Autorités du 18.10.1950). Elle séjourna tout d'abord à Ouargla, où elle fit une étude approfondie sur l'organisation du marché; puis à Ghât, dont elle étudia l'artisanat, la vie sociale, commerciale et religieuse; elle parcourut le Tassili à dos de chameau; puis elle s'arrêta à Mourzouk et finalement à Ghadamès, d'où elle rentra via Tunis à la fin mars 1951, après un séjour total de plus de quatre mois.

A côté des collections touarègues qu'elle constitua pour le Musée dans les marchés du Sahara et du Fezzan<sup>19</sup>, elle découvrit des peintures et gravures rupestres (21) dans le Tassili, au nord-est de Djanet. Elles donnèrent lieu à une publication remarquée (Tschudi 1955b, 1956b)<sup>20</sup> qui agacera prodigieusement le spécialiste en la matière, Henri Lhote<sup>21</sup>. En septembre 1952, Yolande Tschudi fit d'ailleurs une communication sur les résultats de ses trouvailles rupestres au Congrès panafricain de préhistoire à Alger (Tschudi 1955b).

La dernière mission de Yolande Tschudi permet à Gabus d'établir un bilan des collections touarègues et des multiples influences dont elles témoignent: «Chez les Oulliminden et les tribus de l'Air nous sentions l'apport du monde noir, des Haoussa en particulier, dans les formes, les couleurs, les techniques, avec quelques influences du Fezzan et de la Tripolitaine par la caravane du sel annuelle Agadez-Bilma. A l'ouest, les Iforas sont en contact avec les Maures et avec les caravanes de Tombouctou. Cela se voit dans leurs décors peints sur les "tassoufra" dans la gravure plus minutieuse de leurs poignards et de leurs cadenas. Dans le Hoggar on retrouve le contact avec In-Salah et, par In-Salah, avec le monde des commerçants de l'Algérie: petits coffrets de bois, couvertures de Timimoun et du Touat, mais surtout, [...] ce sont encore les marchandises et les techniques noires d'Agadez, de Zinder, de Tahoua qui prédominent. Le courant du sel nord-sud (Amadorr - Agadez, Tahoua, etc.), l'échange sel contre grain, oriente tout un pays avec vigueur vers le "bled es soudan" – pays des nègres ! A l'extrême nord de la confédération touarègue, les Ajjers, ennemis traditionnels des Kel Hoggar, regardent vers les marchés de Ghât et Ghadamès. Et on s'en aperçoit aussitôt par les bijoux et les vanneries. Les collections Tschudi du Fezzan et de Ghadamès nous offrent un excellent matériel de comparaison. Nous touchons aux oasis les plus riches, peuplées de sédentaires qui manifestent la prédominance de leur sang noir par de somptueuses débauches de couleurs, de broderies et de parures» (Gabus 1952: 71).

L'année 1952 est consacrée au dépouillement des collections acquises et à un voyage d'étude que Jean Gabus conduit fin mars-mi avril pour des étudiants de l'Université: un parcours en Grande Kabylie<sup>22</sup> et une collecte de bijoux<sup>23</sup>. En novembre, le Musée expose les œuvres de Myrto Debar, peintre de la Mauritanie, rencontrée à Nema, puis à Gorée.

### 6a Mission Bonanza 1953

Cette courte expédition aérienne (du 17 mars au 10 avril 1953) fut une mission de «contrôle ethnographique». Grâce à la générosité d'Albert Coeudevez, industriel de La Chaux-de-Fonds, qui prêta et pilota son avion personnel, un *Beechcraft Bonanza*, et à celle de Raoul Gabus, architecte et cousin de Jean Gabus, celui-ci put refaire connaissance avec des lieux fréquentés au cours des années précédentes, notamment Tamanrasset, Agadez, Tahoua, Niamey, Gao, Goundam, Tombouctou, Bourem, Tessalit et Casablanca. Le financement de cette expédition fut assuré, comme d'habitude, par le Canton, la Ville de Neuchâtel et des industriels neuchâtelois.

Quelques collections furent rapportées de cette mission<sup>24</sup>, certaines transportées directement dans l'avion: bijoux touaregs de Tahoua, perles de verre et bijoux de paille de Tombouctou, sacs et outils d'artisans, et surtout la riche collection de bijoux anciens marocains commandée à Mireille Barde à Casablanca<sup>25</sup>; d'autres furent acheminées plus tard: des poteries et une fenêtrée «moucharabieh» de Tombouctou<sup>26</sup>. En outre, Gabus approfondit ses relations avec les artisans du marché de Tahoua, notamment le forgeron Captini, et fit une série d'enregistrements du conteur Albarka et de musiciens et chanteurs de Tahoua et de Tombouctou. Des relevés architecturaux, plans et dessins furent exécutés par Raoul Gabus, tandis qu'Albert Coeudevez tourna quelques films.

### 6b Mission cinématographique chez les Peuls Bororo

Parallèlement, l'enseignant et cinéaste Henry Brandt<sup>27</sup> fut chargé par Gabus d'effectuer une mission cinématographique au Niger, chez les Peuls nomades Wodaabe (abusivement appelés «bororo»). Toute officielle qu'elle ait pu paraître, cette «mission» avait été presque entièrement financée par Brandt lui-même. Basé à Tahoua, le cinéaste aurait dû aussi filmer la «cure salée» d'août-septembre. Celle-ci ayant eu lieu plus tôt que prévu, en raison d'une saison des pluies prématurée, il effectua trois longues sorties «en brousse», respectivement dans la région d'In-Gall, puis au nord et au sud de Tahoua, à la rencontre de ces fameux éleveurs de zébus (22). Selon son rapport, «en fin de mission», il remplaça «la cure salée par l'étude de populations noires sur lesquelles on a peu de documents – les Sombas du nord du Dahomey» (23). Des périple qui totalisèrent 2000 km à dos de chameau et à pied. (24)

De ce séjour de cinq mois (juillet à décembre 1953), Brandt rapporta un moyen métrage de 45 minutes, monté l'année suivante et restauré en 1987, intitulé «Les nomades du soleil», qui lui valut une renommée internationale et la reconnaissance de documentariste auprès des milieux professionnels, impressionnés par la qualité des images et du montage et par le fait qu'il était le premier à avoir filmé les Wodaabe dans des conditions difficiles. Après la première projection officielle de son film en février 1955, la *Tribune de Genève* publiait un compte rendu signé Alain Tanner, dans lequel Henry Brandt était mis sur un pied d'égalité avec Jean Rouch, Alain Gheerbrandt et Pierre-Dominique Gaisseau comme un digne représentant de la «jeune école d'ethnographie».

En 1957, l'exposition *Sahara 57* s'ouvre le 15 juin. Elle a lieu dans la nouvelle salle d'expositions temporaires inaugurée en 1955. Alors qu'en 1948 et 1950 Gabus s'était contenté de



Ill. 22, 23, 24  
Henry Brandt sur  
ses terrains nigérien  
et dahoméen en 1953.

juxtaposer de manière «brute», purement descriptive et démonstrative les objets et outils rapportés de ses missions, cette exposition ambitieuse fait un bilan de la situation des populations nomades touarègues et maures confrontées à l'avancée inexorable de la «civilisation machiniste» et des sociétés pétrolières. Il naîtra, «de cette coalition des cultures, une civilisation composite, d'abord ridicule et émouvante, excessive, à la fois avide et généreuse, fiévreuse, type de civilisation de néophytes. Puis elle s'organisera, retrouvera son harmonie et se fera nègre – un machinisme de l'Occident repensé par les Noirs» (Gabus 1957: III). Cette vision manichéiste et humaniste, teintée de paternalisme, s'attache aussi aux styles et aspects symboliques que recèlent les travaux des artisans maures et touaregs. Les trois sections: «Le Sahara, ce qu'il fut; Le Sahara, ce qu'il est; Le Sahara, ce qu'il devient» présentent aussi bien du matériel ethnographique récolté au cours des années 1942 à 1953 que de la documentation prêtée par les sociétés françaises d'exploitation pétrolière et de développement industriel dont il met à contribution les responsables qu'il a connus au cours de ses pérégrinations, notamment Louis Armand et son conseiller, M. Georges Salvy, du Bureau Industriel Africain.

Mais c'est surtout l'occasion pour Gabus de tenter «un essai d'analyse des styles» caractérisant les centres que sont Atar en Mauritanie, Agadez et Tahoua au Niger, à travers les forgerons et artisans dont le travail illustre «parfois le passage subtil de l'artisanat à l'art, "ce par quoi les formes deviennent style" (Malraux)». «Sous le titre "l'Écriture des arts", une série de signes, presque d'idéogrammes, dont on peut dans une certaine mesure connaître la valeur symbolique, nous sert d'alphabet, de clef pour essayer de "lire" les tassoufra des Maures, les sacs à effets des Touaregs, les bijoux, les bois sculptés» (*Rapp. ME 1957: 62-63*). Cette approche de la créativité des artisans constituera le fil rouge du deuxième volume de la série *Au Sahara*, qui sera publié en 1958.

### 1959-1960a Mission Oualata-Tombouctou

C'est la première mission double du Musée subventionnée par le Fonds national suisse de la recherche (lettre du Fonds national à Jean Gabus, 16.07.1959). Il est probable que les publications et expositions de Jean Gabus y furent pour quelque chose. Au départ, il devait être accompagné de Fernand Perret (photographe), de Hans Erni, et même de René Gardi, mais il se retrouva finalement avec Jean-Claude Muller, alors étudiant en ethnologie, et se proposa donc de mener une enquête orientée principalement sur la recherche «en abandonnant ainsi – ou presque – la collection matérielle» (*Rapp. ME 1960: 65*).

Dans sa demande de congé au doyen de la Faculté des lettres Georges Redard, Gabus précisait que «ce serait la dernière de nos missions sahariennes, en prévision des tâches qui nous attendent en principe et pour une période de cinq ans en Afghanistan» (10.06.1959), mais aussi pour terminer les enquêtes en vue de la publication prochaine du troisième volume de la série «Au Sahara»: *Bijoux et techniques*. C'est en décembre seulement que l'Arrêté du DIP du 03.12.1959 fut adressé au «directeur de l'Institut d'ethnologie»: un congé accordé pour le semestre d'hiver 1959-1960, «pour lui permettre d'accomplir une nouvelle et dernière mission au Sahara».

Le 4 novembre, il avait rencontré Jacques Soustelle, alors ministre délégué auprès du Premier Ministre, chargé du Sahara, des DOM-TOM et des Affaires atomiques dans le gouvernement Debré (1959-1960), qui répondait à sa requête du 18 septembre 1959, par laquelle il lui demandait de faciliter l'obtention des visas nécessaires pour l'Algérie (Soustelle avait été gouverneur général de l'Algérie). Les anciennes colonies françaises d'AOF étant en passe de devenir des Etats souverains, Gabus devait justifier ses demandes auprès des gouvernements respectifs et ne pouvait plus se contenter d'informer les autorités françaises de ses passages. Il s'adressa donc à Francis Borrey, directeur au Bureau d'Investissement en Afrique, et le chargea d'écrire personnellement aux futurs présidents ou ministres du Niger et du Soudan (futur Mali) déjà en poste – celui-ci les tutoyait tous – pour leur soumettre son projet de mission. C'est ainsi que les personnalités sollicitées répondirent toutes favorablement à une lettre, datée du 6 novembre 1959, dans laquelle Gabus était défini comme «un des plus grands ethnologues du monde», directeur d'un musée qui est «le plus beau du monde au point de vue ethnographie saharienne». Ces personnalités étaient Diouri Hamani, futur président du Niger<sup>28</sup>, Mouddour Zakara, futur ministre de Diouri, Zodi Ikhia, futur ministre de l'éducation, que Gabus avait engagé comme interprète lors de la mission Tahoua - Kano, et Modibo Keita, futur président du Mali.

Gabus et Muller arrivèrent à Dakar le 17 novembre et le 20 à Oualata. Leur travail consista à compléter les informations sur les artisans et les techniques maures de Oualata, notamment leur typologie et terminologie, mais aussi à mener une enquête sur la situation de l'enseignement traditionnel des connaissances fondamentales dispensé par les marabouts et à dresser l'inventaire des ouvrages utilisés dans ce but. Ce séjour permit enfin de reprendre contact avec le groupe des Nemadi, dont la situation s'était aggravée puisqu'ils n'avaient plus le monopole de la chasse à l'antilope que leur disputaient nobles et marabouts auxquels avaient été distribués fusils et munitions, et que certaines familles s'enrichissaient par la prostitution.

Ce fut aussi pour Gabus l'occasion d'accomplir en janvier 1960 le trajet Oualata - Tombouctou (500 km) en suivant une caravane traditionnelle pendant quinze jours. A Tombouctou fut effectué le même travail de contrôle, puis Gabus se rendit au Niger, à Niamey et Tahoua (25), et aussi à Kano (Nigéria), alors que Muller faisait un court séjour à Kidal. Ils rentrèrent en Suisse fin février. A part les notes de terrain de Muller, peu de documents subsistent de cette mission, et encore moins de photographies, puisque Gabus lui avait interdit de prendre des photos, «parce que c'était une mission payée par le public et qu'il n'était pas question d'en tirer un bénéfice personnel» (communication personnelle, 15.10.2004).

Comme il l'avait déjà pressenti, Gabus put constater qu'une grande quantité des travaux de cuir, de métal et de bois étaient devenus introuvables étant donné la concurrence des objets manufacturés et les changements dans les besoins de la clientèle.

Après son retour de mission, de nombreux contacts furent poursuivis avec des personnes rencontrées lors de sa mission. Notamment avec Pablo Toucet, directeur du Musée de Niamey et du Centre IFAN, et aussi avec Hiroshi Daifuku de l'Unesco, avec qui il échangea une correspondance liée à la création d'un musée à Oualata. Mais aussi avec Jean Rouch (IFAN Niamey) et M. Haurogné (directeur du Cours normal de Tahoua) en vue du placement de Gérard Berthoud, futur licencié, comme enquêteur pour une étude ethno-géographique dans la région de Tahoua.

III. 25  
Gabus à Tahoua (Niger) en compagnie de militaires français, février 1960.



A la même époque, le Musée fit l'acquisition de l'importante collection de Claudius-E. Monot, commerçant puis officier et administrateur colonial en Afrique occidentale entre 1909 et 1920, notamment à Tombouctou où il passa près de trois ans, fréquentant les populations songhay, touarègues et maures de cette ville auprès desquelles il acquit environ 150 objets de grande qualité (harnachement de chameau, poignards, pipes en cuivre, cadenas, bijoux) qui, de par leur ancienneté, présentent aujourd'hui une valeur historique incontestable<sup>29</sup>.

### 1959-1960b Mission ethnomusicologique au Niger

Grâce à la publication de plusieurs articles sur la musique des Peuls Wodaabe que Gabus et surtout Henry Brandt avaient enregistré, Zygmunt Estreicher put aussi profiter du crédit de recherche du Fonds national pour approfondir ses connaissances et compléter les archives sonores de musique peule. Il choisit de se rendre dans la région de Gouré, dans l'extrême Est de la République du Niger, entre les mois de novembre 1959 et de mars 1960. Pour cette mission, le Musée avait acquis un enregistreur professionnel Nagra IIB qui donna entière satisfaction et rendit encore de nombreux services aux utilisateurs ultérieurs.

L'objet principal de la mission était l'étude de la musique des «Peuls païens Wodâbé», connus, dans les régions occidentales, sous leur nom local «Bororo» et, dans la région étudiée, sous le nom «Hanagamba». Les Wodâbé, nomadisant pendant la saison sèche dans la brousse à 250 km de Mainé-Soroa, furent rejoints par Estreicher après un voyage à dos de chameau. Un long séjour dans leurs campements lui permit d'enregistrer une centaine de chants Wodâbé. Malheureusement, la période choisie était celle de la saison sèche, alors que les fêtes annuelles ont justement lieu pendant la saison des pluies.

Il s'intéressa donc aussi aux autres Peuls, sédentarisés et islamisés, qui ont une vie musicale plus réduite que les Wodâbé. Par exemple la musique pratiquée surtout par les femmes et par les musiciens professionnels et qui accompagne une épreuve d'endurance subie par des jeunes gens, appelée «sorô» (ou «charô»), qui consiste dans la fustigation publique. Il fréquenta également des Aboré, Peuls Wodâbé qui venaient de se sédentariser et d'embrasser la foi musulmane, dont le répertoire musical, considérable il y a une demi-génération, était totalement ignoré des jeunes, alors que les femmes avaient adopté, maladroitement, le répertoire des Peuls islamisés.

Parmi la population sédentaire Manga, également islamisée, il enregistra une musique constituant l'apanage des femmes. Ces chants et danses se situant en dehors de l'activité musicale admise par l'Islam, ils comportent tous une invocation au diable.

Quant à la musique instrumentale des griots, elle appartient au genre de musique «parlante»: «la mélodie d'*algheta* (hautbois) est une transposition musicale d'un texte conventionnel ou improvisé, immédiatement compréhensible pour les auditeurs, qui apprécient la musique pour sa signification non seulement littéraire mais encore littérale» (Estreicher 1961: 107). Enfin, il s'intéressa aussi au chant et à la musique instrumentale d'autres populations en contact avec les populations étudiées, les Haoussa et les Toubou. Au total, et malgré les difficultés rencontrées, Estreicher constitua des archives de plus de 350 documents sonores.

### 1961 Mission Hoggar - Tamesna

Dès son retour de mission avec Muller, Gabus entreprit les démarches pour l'expédition suivante, qui devait se dérouler aux alentours de Pâques 1961 au Hoggar, au Tassili et au Niger. Il entretenait notamment une volumineuse correspondance avec Marceau Gast, ancien instituteur, qui avait depuis longtemps fréquenté le Hoggar, s'appretait à se spécialiser dans la recherche ethnographique et souhaitait entrer au CNRS, éventuellement au Musée du Bardo d'Alger.

Le but était principalement d'enquêter auprès des forgerons afin de finaliser la publication du troisième volume de la série, «Au Sahara»: *Bijoux et techniques*<sup>30</sup>. Gabus avait l'intention de voyager en compagnie d'Albert Coeudevez (chauffeur, cinéaste), Hans Erni et Fernand Perret (photographe). Finalement, la mission eut lieu du 31 août au 1<sup>er</sup> octobre 1961 avec la participation de Walter Hugentobler (photographe et graphiste du Musée), Albert Coeudevez (photographe), Guy Barrère (instituteur), ainsi que de deux fonctionnaires de l'OCRS<sup>31</sup>, des interprètes et deux Land Rover de l'OCRS avec chauffeurs.

Ce fut donc une mission très «officielle», financée par le Fonds national suisse de la recherche et précédée de nombreux contacts avec les administrateurs civils et militaires locaux, ainsi qu'avec le directeur de l'OCRS, à l'époque Olivier Guichard, futur ministre de De Gaulle. Le ton général qui ressortait de ces correspondances était clairement celui de l'incertitude en ce qui concernait l'avenir du Sahara: les accords d'Evian n'étaient pas très loin et les tractations secrètes nombreuses entre le FLN et le pouvoir de la Métropole. C'est aussi à cette époque que l'Algérie devint officiellement un Département français.

Le parcours (3400 km) s'effectua dans les régions de sédentarisation et de nomadisme du Hoggar et du Tamesna, jusqu'à In-Gall (Niger), en pleine époque de la Cure salée (où Gabus ne retournera qu'en 1971). De nombreuses photos sur les gestes techniques et le port des bijoux furent rapportées, ainsi que des

plans de marchés et d'habitat sédentaire et nomade exécutés par Walter Hugentobler. Parmi les quelques objets qui furent recueillis, figurait le fameux «catalogue de vente» du forgeron Bayderer de Tamanrasset que Gabus avait promis de lui rendre après l'avoir photocopié...<sup>32</sup>

### 1963 Dakar et Nouakchott

En mars 1963<sup>33</sup>, Gabus se rendit à Dakar à titre de consultant pour l'Unesco et à l'initiative du président Léopold Sédar Senghor, pour organiser une exposition dans le cadre du Festival mondial des arts nègres de 1965. Cette exposition, *Art Nègre: Les sources des arts négro-africains*, nécessitait la construction d'un bâtiment dont les plans furent conçus par Gabus et réalisés par un architecte de Dakar, M. Chesneau. Le projet, largement inspiré du «musée dynamique» de Neuchâtel, avec sa grande salle unique bordée à l'ouest d'une galerie, était prévu pour une seule fonction: les expositions temporaires. Il reçut l'approbation du Président Senghor et le chantier s'ouvrit en mai 1964. L'inauguration (26) eut lieu en même temps que celle de l'exposition, en mars 1966.

Juste après Dakar, Gabus avait été invité à Nouakchott (nouvelle capitale de la Mauritanie) par Mokhtar ould Daddah, président de la République islamique, afin d'envisager la réalisation d'un Musée National et la possibilité de construire un bâtiment pour préserver les manuscrits de Oualata. En fin de compte, le musée de Nouakchott fut construit par les Chinois, alors que le projet de Oualata, ainsi qu'un petit musée, furent récemment réalisés par la Coopération espagnole.

Toujours en 1963, l'Unesco confia à Jean Gabus le premier inventaire des musées d'Afrique de l'Ouest, ainsi que le projet de création d'un Centre pilote de muséographie à Jos, au Nigéria.

### 1971 Mission Cure salée (Niger)

Une importante année s'ouvrit le 12 juin avec l'inauguration de l'exposition *Les Touareg*<sup>34</sup> au MEN, en la présence de Mouddour Zakara, alors ministre des finances et des Affaires nomades du Niger. Quelques jours plus tard, c'était au tour de Gabus de s'envoler pour le Niger, accompagné de nombreux collaborateurs: Ernst Lichtenhahn, ethnomusicologue, François Bendel, chef de travaux et secrétaire de la mission, Hans Erni, Albert Coeudevez, responsable de l'intendance, ainsi qu'une équipe de tournage de la TV suisse romande: Pierre Barde, réalisateur, Michel Perrenoud, caméraman et Jean-Claude Walther, preneur de son.



III. 26  
Jean Gabus entre Léopold Sédar Senghor et André Malraux à l'inauguration de l'exposition *L'art nègre: sources, évolution, expansion* au Musée dynamique de Dakar, le 31 mars 1966.

Les buts de cette mission de deux mois (mi-juin – mi-août) à caractère pluridisciplinaire, financée par le Fonds national suisse de la recherche, étaient bien définis: pendant la période de la «cure salée», qui regroupe les nomades par milliers en juillet-août dans la région d'In-Gall, tourner un film documentaire, s'intéresser aux problèmes techniques, sociaux et ethnomusicologiques et, pour Erni, continuer l'œuvre commencée en Mauritanie.

Les conditions climatiques modifièrent quelque peu ce programme car les pluies se firent attendre et la cure salée (le rassemblement des Touaregs) n'eut pas lieu au moment prévu<sup>35</sup>. Il fallut donc improviser, et c'est le village d'In-Gall qui, de fin juin à fin juillet, constitua le sujet d'un premier film, ainsi

que le terrain d'enquête sur la musique, les forgerons et les techniques artisanales. Pendant ce séjour à In-Gall, Hans Erni ayant été atteint d'une paraplégie, Gabus demanda une évacuation sanitaire d'urgence. «La réaction a été immédiate: un avion militaire est venu chercher le peintre Erni à Agadez. Coût de cette opération: 200 000 francs CFA [env. 4000 CHF]. Quand j'ai voulu payer, le ministre [Mouddour] a répondu: "ce sera notre participation et je le prends sur mon budget"» (lettre de Gabus à Jakob Burckhardt, 08.02.1972). En fait, les autorités nigériennes avaient compris que «Gabus avait une hernie». Seraient-elles intervenues de la même manière pour Erni ? La seconde période vit toute l'équipe se déplacer plus au sud, dans la région de Tchén Tabaraden, afin de suivre le déplacement saisonnier du campement des Kel Nan, tribu de chefferie de la fédération des Iullemeden de l'Est, dont le chef «historique», Mohamed ag Elkhorer, avait été particulièrement favorisé par le Ministre Mouddour. Lors du découpage administratif issu de l'indépendance, il avait fait de Tchén Tabaraden, fief des Kel Nan et auparavant simple puits et petit poste militaire perdu dans la brousse, une sous-préfecture à part entière, bénéficiant des habituels bienfaits et subventions de l'administration gouvernementale (27). Ce terrain fut particulièrement éprouvant pour toute l'équipe, notamment celle de la TV car il fallut répéter des scènes de tournage à plusieurs reprises, en raison des caprices météorologiques (orages, vents de sable, etc.) et ceci dans des conditions de vie très précaires.



Quoi qu'il en soit, cette mission se solda par un bilan très positif dans le domaine des collections (324 objets, dont beaucoup de bijoux et instruments de musique)<sup>36</sup>, des enregistrements sonores (250 documents), des dessins, peintures et croquis<sup>37</sup>, et des films (deux documentaires et plusieurs bobines destinées à l'analyse musicale). En outre, Gabus rédigea une «Contribution à l'étude des bijoux touaregs» (Gabus 1972: 121-156), intégrée ultérieurement dans *Sahara: bijoux et techniques* (1982).

En juin 1972 (28), Gabus et Pierre Barde remirent officiellement les films *In-Gall: rythmes, gestes et techniques* (52'), et *Les Touaregs du crépuscule* (63') au président Diori Hamani à Niamey. En décembre de la même année, une exposition des œuvres d'Erni fut inaugurée au Musée national du Niger, en présence du Président et de sa suite (29).

### 1975-1976 Missions Oualata et Guelmaré

Afin de mettre un terme définitif à la rédaction du troisième volume si longtemps promis, Jean Gabus organisa une dernière mission double à Oualata afin d'obtenir, entre autres, les informations et vérifications complémentaires nécessaires du côté mauritanien. Il obtint une nouvelle fois l'appui financier du Fonds national suisse de la recherche scientifique, de l'Université et de la SAMEN. Mais surtout, la collaboration du Gouvernement mauritanien fut décisive: autorisations d'enquêter et de filmer (on n'était plus dans les années coloniales...), mise à disposition de véhicules tout-terrain avec chauffeur, prise en charge du carburant, mise à disposition d'un équipement de phonie et d'un opérateur, participation financière et appui total des autorités locales. Il faut dire aussi que Gabus avait «préparé le terrain» seul à Oualata en octobre 1974. La première mission dura six semaines (décembre 1975 – février 1976). Elle aurait dû commencer plus tôt et se terminer plus tard, incluant la seconde mission, mais le conflit algéro-marocain-mauritanien sur l'autonomie du Rio-de-Oro (ex-Sahara espagnol) et la guérilla des Sahraoui perturbèrent le programme établi. L'amitié entre Gabus et le Président de la République, Mokhtar ould Daddah, permit d'arranger les choses.

III. 27  
Entretien sous la tente du chef Mohamed ag Elkhorer, *Amenokal* (chef) des Touaregs Iullemeden de l'Est, environs de Tchén Tabaraden (Niger), août 1971.



III. 28  
Dans les salons présidentiels avec le président du Niger Diori Hamani et l'ambassadeur de Suisse Etienne Sutter lors de la remise officielle des films *In-Gall* et *Les Touareg du crépuscule*, Niamey, juin 1972.

L'équipe était composée de Jean-Philippe Arm, journaliste licencié en ethnologie (un de ses anciens élèves) fonctionnant comme secrétaire de mission, et de Denise Perret, ethnomusicologue, ancienne étudiante de Zygmunt Estreicher. Comme le résultat de la collaboration avec Pierre Barde et la TV romande s'était révélé très positif, il renouvela l'expérience en s'entourant d'une équipe de tournage dirigée à nouveau par le même Pierre Barde, avec Pierre Chessex (caméra) et Etienne Métrailler (son). Leur rôle était de réaliser cette fois deux films sur le village de Oualata: un document sur la vie des marabouts et leur enseignement traditionnel dans le cadre de la *medersa* et un reportage sur l'exécution des bijoux d'or, des perles anciennes, des ferrures de porte et des peintures murales. Par ailleurs, une enquête fut menée par Denise Perret sur la musique des griots et griottes maures de Oualata, Néma, Mavnadich et Nouakchott, ainsi qu'auprès des Nemadi.

La seconde mission se déroula avec les chasseurs Nemadi, sur leur parcours de chasse traditionnelle, la «*guelmaré*», au nord-est de Oualata, de mi-mars à fin mai 1976<sup>38</sup>. Là aussi, il avait décidé de tourner un film «scientifique» sur cette chasse et avait reçu l'appui du CNRS français qui lui avait adjoint un caméraman, François Pailleux et un opérateur son, Pierre Lorrain. Le résultat de cette enquête longue et difficile fut décevant: plus de gibier à cause de la chasse intensive et de la sécheresse mais un film qui fut intitulé judicieusement *La dernière guelmaré des Nemadi*. Gabus concluait: «Les Nemadi possèdent encore une science du terrain exceptionnelle – condition de leur survie –

et qu'il fallait s'efforcer d'enregistrer par l'image, en témoignage aussi de leur courage de vivre. Le Sahara est leur carte d'identité et pour la jeune génération des titres de noblesse qu'elle devrait prendre garde de ne pas oublier; elle n'en aura pas d'autres» (Gabus 1977: 94)

A part les deux films sur Oualata: *Le temps suspendu* (61') et *La loi du Coran* (62'), le film sur les Némadi (super 8 mm, 72'), un album de deux disques 33 tours qui parut chez OCORA (Radio France) et une enquête de Jean-Philippe Arm sur les jeux et jouets, le résultat de ces missions se concrétisa par l'apport de 215 objets provenant en grande partie des travaux effectués par les artisans durant le tournage du film<sup>39</sup>. Jean Gabus publia les résultats dans un *Rapport brut* (Gabus 1977).

III. 29  
Complicité entre Gabus et Mouddour Zakara, ministre nigérien des Finances et des Affaires nomades lors de l'inauguration de l'exposition Hans Erni au Musée de Niamey, décembre 1972.



Ainsi prit fin la longue série des «missions Gabus» au Sahara et au Sahel. Elle coïncida plus ou moins avec sa retraite comme professeur et directeur de l'Institut d'ethnologie, ainsi que de directeur du Musée d'ethnographie. Au fil des années, sa réputation d'«explorateur», qui lui avait été attribuée par les journalistes en raison du caractère encore mystérieux et exotique de ses terrains africains et de la méconnaissance du public quant aux notions d'ethnographie et d'ethnologie, s'était transformée en un statut d'ethnologue, puis de muséographe.

En tant qu'ethnologue, il s'était forgé sa propre méthode d'approche des populations dont il souhaitait collecter la culture matérielle: il ne s'adressait qu'à des «chefs» ou à ceux qui détenaient un pouvoir. Peut-être imaginait-il ainsi obtenir de leur part des informations et des relations dignes de foi? En tout cas, il était rare qu'il procède à des enquêtes croisées systématiques, notamment dans le domaine de la terminologie vernaculaire. En outre, obsédé par sa quête des significations symboliques, il se concentrait sur quelques spécimens représentatifs et «beaux» à ses yeux sans se rendre compte que parfois son interlocuteur

lui disait ce que lui, Gabus, avait envie d'entendre. Méthode peut-être personnelle et sans doute pas très proche de la «pratique ethnologique» mais loin de la démarche d'un amateur. Jean Gabus n'a pas «formé» de successeur mais il a en tout cas suscité de nombreuses vocations, excitant la curiosité de ses étudiants et les obligeant à compléter leur formation ailleurs<sup>40</sup>.

Côté muséographie, il n'en reste pas moins que les collections constituées par Gabus au cours des années 1946 à 1951 (env. 1600 objets) ont fait la renommée du Musée dans le domaine africaniste car il procédait toujours de la même manière: les collections arrivaient au Musée et – en négligeant parfois l'indispensable catalogage préalable des objets! – étaient immédiatement exposées aux yeux du public, des institutions et des mécènes qui avaient financé la mission. Plus tard, les expositions *Sahara 57* et *Les Touareg* (1971) ont établi cette renommée au loin. C'est ainsi que ces collections ont voyagé à de multiples reprises à travers le monde, au gré des prêts de collections et d'expositions.

## Notes

- <sup>1</sup> Sauf indication contraire, les citations sont extraites des archives du MEN.
- <sup>2</sup> Collection non cotée.
- <sup>3</sup> Voir la contribution de Serge Reubi dans cet ouvrage.
- <sup>4</sup> Voir le rapport dactylographié de G. de Chambrier daté «Neuchâtel, le 20 mars 1947» (Archives MEN) et Kaehr (2000b).
- <sup>5</sup> Yolande (Jolantha) Tschudi, née le 18 août 1921 à Schwanden (Glaris), était secrétaire et élève-pilote dans l'entreprise Transair SA à Colombier, à l'époque où Gabus fit sa connaissance en 1946 par l'intermédiaire de son directeur, Gérard de Chambrier (1915-2004). Elle avait suivi auparavant des cours, entre autres, de physiothérapie à l'école Vera Sievers de Lausanne. Elle fit preuve en maintes occasions d'une grande et discrète générosité en faveur du Musée. Elle a publié par la suite des articles sur les Afo (1956b) et sur le Bhoutan (1959).
- <sup>6</sup> MEN 47.1.1 - 47; 48.1.54 - 48.1.87; 48.3.1 - 48.3.100; 48.4.1 - 48.4.110.a-b; 48.5.1 - 48.5.11.a-b; 48.6.1 - 48.6.27; 48.7.1.a-b - 48.7.44; 48.8.1 - 48.8.43; 48.18.1 - 48.18.50.
- <sup>7</sup> En juillet 1947, Gabus avait fait une demande de crédit à Jean Uniger, conseiller communal, directeur des bibliothèques et musées de la Ville, dans laquelle il prévoyait une mission au Tibesti (Tchad) parallèle à celle du Hoggar. Le groupe aurait dû être formé de Gabus (chef du groupe), de MM. Herbert Hildebrand, Marcel Chappot et du Dr Edouard Wyss-Dunant, un trio d'alpinistes étudiant des itinéraires d'ascension, et du peintre orientaliste Ferdinand Maire, avec qui il voulait entreprendre une collaboration mais qu'il remplaça ultérieurement par Hans Erni. Comme il se doit, Gabus avait pris les contacts préalables nécessaires. Avec Eugène Pittard (conservateur du Musée d'ethnographie de Genève), auquel il confiait ses scrupules de prendre un congé qui allait empiéter sur les cours donnés à l'Université. Ce dernier le rassura: «Si au moment où j'accomplissais mes expéditions j'ai dû essayer quelques reproches à cause de mes absences prolongées, aujourd'hui on en a compris l'utilité» (29.07.1947). Cette expédition pour le Tibesti ne se fera finalement pas avec Gabus mais sera organisée par le Dr Kurt Tschudi en janvier 1948 (*Neue Zürcher Zeitung*, 11.04.1948).
- <sup>8</sup> Elle y a notamment fait un inventaire des objets manquants à acquérir pour le Musée et recopié le *Dictionnaire français-touareg* d'Emile Masqueray.
- <sup>9</sup> MEN 48.2.1 - 213.
- <sup>10</sup> 48.1.1.a-b - 48.1.53.
- <sup>11</sup> Anne-Marie Priscille Dorier est décédée prématurément en 1950, à l'âge de 25 ans (Rapp. ME 1950: 49).
- <sup>12</sup> MEN 49.1.1 - 98.
- <sup>13</sup> Le gommier-chanteur Buwen ag Baley éprouva une vive émotion quand je lui fis entendre sa voix vieille de quarante ans ! (Borel 1988: 118-119)
- <sup>14</sup> Ludwig Gustav Alois Zöhrer (voir Janzen 1999).
- <sup>15</sup> Ces «Petites notes» ont été citées partiellement dans la nécrologie due à Pierre Centlivres et Jacques Hainard (Rapp. ME 1992: 127-128).
- <sup>16</sup> Voir Kaehr 1998.
- <sup>17</sup> Saint-Louis fut capitale du Sénégal jusqu'en 1957 et capitale de la Mauritanie de 1920 à l'indépendance, en 1960, où elle fut remplacée par Nouakchott, alors petit poste militaire côtier. A son apogée, Saint-Louis du Sénégal fut capitale de l'Afrique Occidentale Française, et ce de 1895 à 1902. A l'époque, l'AOF comprenait le Sénégal, la Mauritanie, le Soudan (actuel Mali et Burkina-Faso), la Guinée et la Côte d'Ivoire.
- <sup>18</sup> MEN 51.5.1 - 83; 51.6.1.a-g - 100; 51.7.1 - 22; 72.13.44 - 180; 80.11.1 - 40; 92.27.1.1 - 102.a-b. (Voir aussi Borel 1993)
- <sup>19</sup> 51.1.2.a-b - 36; 51.2.1 - 53; 51.3.1.a-f - 88; 51.4.1 - 29.a.e.
- <sup>20</sup> La première édition se fait en traduction italienne (1955b), retraduite en français (1956a), avant une panon partie et tardive en allemand (1969).
- <sup>21</sup> Henri Lhote n'a commencé ses recherches sur les peintures du Tassili qu'en 1956 (Lhote 1958: 11). Dans un compte rendu de lecture paru la même année (Lhote 1956: 521), il critique la classification des peintures établie par Yolande Tschudi et sa «publication d'ensemble qui [...] s'affirme pleine de lacunes». Mais n'a-t-il pas lui-même reproduit dans le même ouvrage (1958: 13) une peinture qu'il avait inventoriée comme d'influence égyptienne (XVIII<sup>e</sup> dynastie?), alors

qu'elle avait été peinte à son Insu par l'un des membres de son équipe scientifique? En avril 1957, Yolande Tschudi annonce à Gabus qu'elle a reçu une lettre de Lhote à propos de son livre, et «qu'il s'était vu obligé de critiquer sévèrement mes hypothèses pour la cause sacrée de la science. Je n'ai pas lu ce qu'il a écrit... mais je peux m'imaginer le ton que ces messieurs adoptent [...] cela me dérange tellement que je n'ai plus envie de faire quoi que ce soit en rapport avec "mes" peintures.» (lettre à Jean Gabus, 05.04.1957).

<sup>22</sup> A ce «Voyage d'études en Algérie» participent notamment Pierre-Antoine Aellig, Jean-Paul Borel (voir son carnet publié dans la *Feuille d'Avs des Montagnes* entre le 29 avril et le 20 décembre 1952), Jean-Pierre Weber, Jean-Paul Pellaton, Fernand Donzé (voir son carnet publié dans *La Sentinelle* entre le 7 juillet et le 4 août 1952), Charles Knapp fils, Camille Brandt, A. Chapuis, R. Warrin.

<sup>23</sup> MEN 52.2.1 - 15.

<sup>24</sup> MEN 53.1.1 - 45; 53.5.1 - 9.

<sup>25</sup> MEN 53.2.1 - 21.a-b.

<sup>26</sup> MEN 53.1.46 - 48.

<sup>27</sup> Henry Brandt (1921-1998). Voir *FAN* 06.08.1998: 27.

<sup>28</sup> Dans une lettre du 2 décembre 1959, Gabus était invité par Diori Hamani, président du Conseil des ministres de la République du Niger et futur Président de la République, à l'occasion des fêtes du premier anniversaire de la proclamation de la République (16-18 décembre 1959). Gabus ne put y participer, puisqu'il se trouvait déjà sur le terrain, donc inaccessible.

<sup>29</sup> MEN 60.7.293 - 442.

<sup>30</sup> L'ouvrage ne fut publié qu'en 1982, après les missions 1971 (Cure salée) et 1975 (Mauritanie).

<sup>31</sup> Partie d'un projet de Houphouët-Boigny, la loi du 10 janvier 1957 créait une Organisation commune des régions sahariennes (OCRS) dont l'objet est la mise en valeur, l'expansion économique et la promotion sociale des zones sahariennes de la République française et à la gestion de laquelle participent l'Algérie, la Mauritanie, le Soudan, le Niger et le Tchad. En fait, ce projet avait pour ambition de détacher des espaces territoriaux de l'Algérie, du Soudan français, du Niger et du Tchad – zones réputées riches en ressources minières – et ceci au bénéfice de la puissance coloniale. Ces espaces correspondant justement à ceux occupés par les Touaregs, l'astuce consistait donc à faire miroiter aux yeux des ethnies «blanches» la promesse de ne pas subir le «commandement des ethnies noires». Les Touaregs y virent enfin la possibilité de se regrouper en un état où ils seraient définitivement majoritaires et adhérèrent à l'idée française. L'opposition évidente de l'Algérie à sa propre dislocation, ainsi que celle de Modibo Keita, futur président du Mali, et de l'Assemblée territoriale du Niger, firent capoter le projet qui, de toute manière, n'aurait pas pu continuer après les accords d'Evian de mars 1962.

<sup>32</sup> Cette mission, ainsi que la précédente, firent l'objet d'un «Rapport brut: Sahara 1960-1961» publié dans *Bibliothèques et musées* 1967: 111-180.

<sup>33</sup> Dans *Bibliothèques et musées* 1963: 65 (et jusqu'en 1974), la partie réservée au Musée d'ethnographie s'intitule: «Musée d'ethnographie et Institut d'ethnologie». Gabus y rappelle sa nomination le 29 avril 1949, «date à laquelle nous fûmes chargés de cet enseignement [l'ethnologie]».

<sup>34</sup> Sur l'affiche et la couverture du catalogue de l'exposition, le mot «Touareg» est orthographié sans la marque du pluriel, comme dans le numéro spécial de *Pays neuchâtelois* (1948) ou, plus tard, dans le titre des films, alors que Gabus, dès ses premières publications, avait précisé que ce mot devait être accordé selon les règles de l'orthographe française.

<sup>35</sup> Rappelons que l'année 1971 fit partie d'une grave période de sécheresse qui durait déjà depuis 1969 et se prolongea jusqu'à la saison des pluies 1973.

<sup>36</sup> MEN 71.6.1.a-c - 324.

<sup>37</sup> MEN 71.11.1 - 5.

<sup>38</sup> Entre les deux missions, Gabus avait eu le temps de se rendre au Canada en vue de la préparation de son exposition temporaire 1976: *Les Esquimaux Hier... aujourd'hui*.

<sup>39</sup> MEN 76.2.1 - 215.

<sup>40</sup> Voir note 3.